

Le travail funèbre commence à minuit quinze et, dès lors, le petit groupe français est étreint par l'émotion croissante qui, durant cette nuit interminable, va briser les nerfs de tous. Dans le silence, retentissent, secs et nets, les commandements en langue étrangère. Un uniforme brodé s'agite, paraît au centre, entouré des falots que dressent une douzaine de soldats rouges du 91<sup>e</sup> régiment d'infanterie. La brume s'est fondue en une pluie fine. On grelotte. Le premier geste des Anglais est un geste de pitié. Ils commencent par recueillir des reliques, les géraniums et les plantes bulbeuses qui bordent étroitement les dalles funéraires. On enlève avec précaution fleurs, feuilles et racines. Une sentinelle les garde, car Joinville les a réclamées pour les distribuer aux officiers retenus à bord, cette nuit, par la consigne générale. Et maintenant on s'attaque à la grille sans ouverture qui étreint les pierres tumulaires comme un fer de prison. Elle n'a pas été inutile, d'ailleurs, cette grille, car, pendant dix-neuf ans, elle protégea la sépulture contre les inscriptions des imbéciles et des profanateurs. Chaque côté, ébranlé par les pinces, se renverse et tombe sur la terre molle avec un bruit de chaîne.

M. Darling explique la position des dalles. Il indique celle qui couvre la tête. Il bruine toujours. Il fait de plus en plus froid. Les Français, que Bertrand vient de rejoindre, claquent des dents. Le prêtre n'est pas le moins impressionné et il note, pour une page inoubliable de son journal, les bruits, les lueurs, les images, les souffles et les frissons de cette nuit shakespearienne, où l'on cherche un mort dans une vallée peuplée d'ombres : les deux immenses tentes blanchâtres battues par la tourmente et qu'éclairent, en veilleuses, des lampes de sépulcre ; le cliquetis d'armes des sentinelles qu'on relève ; les appels du vent dans les gouffres ; des silhouettes en longs manteaux, immobiles, pensives, ou promenant, en silence, des épées... Une voix brève, impérieuse, se fait entendre, seule, et elle parle un langage étranger. Et c'est le bruit sec des marteaux sur la pierre, les pelles se heurtant et criant dans un centre de lumière où s'agitent, en des gestes de cauchemar qui semblent des convulsions de damnés, « des moitiés d'hommes aux vêtements rouges, blancs, disparaissant, reparaissant encore, et jetant sur l'herbe foulée quelque chose qui retombe lourdement en rendant un son sourd et étouffé ». Et la scène, qu'enveloppe la seconde nuit d'un brouillard épais, « à travers lequel les objets se voient dans un certain lointain et comme recouverts d'un crêpe », semblerait démoniaque, si, dans le chaos trouble de cette agitation, ne se dressait, calme et lumineuse, une croix d'argent. Mais le spectacle prête au délire. Et le prêtre lui-même nous avoue qu'en certaines minutes il sentit courir sous ses cheveux « de mortels frissons ».

Les dalles extérieures ont été enlevées. Bientôt la terre s'accumule lourdement autour de la fosse. Les pics ont heurté un obstacle : on vient d'atteindre la maçonnerie. Les commissaires se précipitent et s'assurent que le caveau est demeuré intact. Il faut ensuite éventrer la cloison de ciment du caveau, et c'est, de trois heures et demie à six heures trois quarts, un travail très pénible, dont le détail minutieux a été donné par toutes les relations des témoins. Enfin, on est parvenu à dégager la large pierre anglaise, que l'on peut voir aujourd'hui aux Invalides et qui, jadis arrachée aux cuisines de *New House*, la nouvelle maison de Longwood, construite trop tard pour l'Empereur, ferme à elle seule la dernière cellule de Napoléon prisonnier.

A ce moment, des assistants, oubliant, semble-t-il, dans la nervosité de l'attente, la sainteté du lieu, se mettent à causer haut. Une voix anglaise les rappelle à l'ordre :

— Réfléchissez, messieurs, dit le capitaine Alexander, que six pouces nous séparent à peine du cercueil de Napoléon.

Maintenant, le jour paraît et la brume, chassée par le vent, laisse tomber une clarté blanche et triste sur la scène funèbre. Cinquante hommes, après de longs efforts, déplacent et enlèvent la grande dalle. A la demie de neuf heures, enfin, on voit le cercueil. Des points de lumière fulgurent dans l'ombre de la fosse. Ce sont les vis d'argent qui n'ont même pas été ternies. Le temps s'abolit. Ceux qui ont vécu la captivité jusqu'en ses derniers jours, Bertrand, Marchand, les serviteurs, se trouvent ramenés à dix-neuf ans en arrière. Alors, on descendait la bière par un après-midi de mai où il y avait un peu de soleil. M<sup>me</sup> Bertrand était là, qui pleurait, à quelques pas d'Hudson Lowe, sec et grave, en grand uniforme rouge. Un jeune prêtre jetait l'eau bénite. Aujourd'hui, la même scène se reconstitue. La femme française, morte, n'est point dans le tableau. Un autre prêtre bénit et dit les prières. Il y a presque les mêmes assistants, des officiers anglais, le grand-maréchal et les gens de Longwood, le magasinier Darling...

Depuis un long moment déjà, le cercueil a été transporté dans la tente lorsque le gouverneur Middlemore arrive, suivi du commandant de place Barnes et d'un officier de Joinville, le lieutenant Touchard, le futur amiral, qui, cette nuit-là, a fait plusieurs fois le voyage de la Vallée à la frégate.

Le cercueil est composé de quatre enveloppes, une d'acajou, une de plomb, une autre d'acajou et une de zinc. Cette dernière, après qu'on a ouvert ou forcé les trois autres, est attaquée au ciseau par ce même ouvrier qui la soula en 1821. Chacun de ces coups de marteau porte terriblement sur les